



Festival

«CoGa», le nouveau sésame pour profiter de La Bâtie

L'ambiance des salles, cinq jours après le lancement? Billetterie saturée, smartphone obligatoire, brouhaha étouffé par les masques: on en redemande!

Katia Berger



«If Only», du responsable de la filière danse contemporaine à la Manufacture de Lausanne, Thomas Hauert, de loin le projet esthétiquement le plus abouti de ce début de festival. BART GRIETENS

La rentrée 2020 des arts vivants, on savait bien que le Covid y mettrait son grain de sel. Mais on avait beau y être préparé, rien ne permettait de prévoir les effets précis

de son insidieuse présence. Après le rodage d'un premier week-end de festival, quelques-unes de ses répercussions se laissent appréhender. Premier constat: pour

cause de jauges réduites et de réservations obligatoires, la billetterie est en ébullition. Les demandes s'amoncellent, et tout échange de ticket, toute permuta-



tion de dates devient un casse-tête pour les préposés.

Non qu'une quelconque buvette l'attende sur place, le festivalier a intérêt à arriver avec un peu d'avance. Car il n'aura pas qu'à dégainer son billet, sous forme électronique ou imprimée. Dûment masqué, il devra également présenter, sur écran exclusivement, pour le coup, le QR code qu'il aura obtenu en s'enregistrant préalablement sur le site [coga.app](https://www.tdg.ch/), sans quoi les portes lui demeureront closes. L'avantage de cet instrument de traçage? Les renseignements fournis s'autodétruisent automatiquement après quatorze jours. Le parcours du combattant n'est pas terminé pour autant. Manque l'étape du placement: on lui assignera, au crayon sur un plan de la salle, un siège entouré de fauteuils vides, ou plusieurs s'il vient en groupe.

Masque contre les effusions

Une fois installé, le spectateur a le droit de s'affranchir du masque et respirer le temps de la représentation. La rumeur s'élevant des gradins reste cependant étouffée, comme si toute forme d'effusion était rembarée avec le virus. «C'est un peu triste», constate une voisine de travée. Claude Ratzé, le directeur de La Bâtie, avait pourtant prévenu: «Cette édition ne sera pas propice aux controverses, les gens ont seulement envie de revenir au théâtre et d'ac-

cepter ce qu'ils y verront», disait-il en substance...

Ils auraient pourtant matière à grommeler parfois. Quand la performeuse genevoise Olivia Csiky Trnka tente par exemple de reconstituer son éden perdu sur le plateau de Saint-Gervais. Accompagnée sur scène par sa mère Jana, peintre slovaque, ainsi que deux camarades artistes, elle butine jusqu'à mercredi dans «Demolition Party» de la question écologique à celle de la migration, de la fête à la colère, du cri au dessin, en lorgnant, ici Tchekhov, là Philippe Quesne, ailleurs Rodrigo García ou les Femen, dans un gloubi-goulba confus.

Le public aurait encore pu manifester ne serait-ce que de l'impatience à l'issue des «Bonnes» de Jean Genet, relues et corrigées par la Sud-Africaine actuellement basée en France Robyn Orlin. Tant s'en faut. À la Salle du Lignon, il a onctueusement applaudi les trois comédiens - deux Noirs, dans le rôle des sœurs domestiques, un Blanc dans celui de Madame -, ainsi que le régisseur à vue, très sollicité par la gageure technologique. Si l'incrustation des acteurs dans une adaptation filmique de 1975 redouble habilement les travestissements, inversions et autres chiasmes de l'œuvre originale, le procédé, sur une heure vingt, bégaie.

Contempler, si seulement

Le superbe «If Only» du chorégraphe suisse Thomas Hauert n'a en revanche pas déclenché les ovations qu'il méritait. C'est que la pièce, toute en délicatesse, intime aux six interprètes de la compagnie ZOO d'imiter, sur une musique signée John Cage, les mouvements que des-

«Le mobile ne se meut ni dans l'espace où il se trouve, ni dans celui où il ne se trouve pas»

Zénon d'Élée

Penseur de l'Antiquité

sinent dans l'espace des réseaux arachnéens de cordelettes articulées. «Le mobile ne se meut ni dans l'espace où il se trouve, ni dans celui où il ne se trouve pas», démontrait Zénon d'Élée voici bientôt deux mille cinq cents ans. À contre-courant de toute frénésie, Hauert et ses danseurs observent les paradoxes du monde physique. L'attention portée à l'environnement sera ici extrême. Et salvatrice.

La Bâtie - Festival de Genève, jusqu'au 13 sept., www.batie.ch



Les ravages du temps compté

● Debout, restez couverts; assis, faites comme vous voudrez: l'une des exigences du moment, respectées par La Bâtie autant que par l'exposition «Dance First Think Later», partenaires sur cet accueil proposé en fin de semaine dernière au Mamco. C'est donc masquées qu'une vingtaine de personnes sont venues assister aux douze représentations du «Clockwork» de Gerard & Kelly, la performance du duo californien

invitant son audience à circuler dans L'Appartement du 3^e étage.

Pour interpréter cette pièce conçue pour une architecture à mi-chemin du public et du privé, deux danseuses locales: Tamara Bacci et Ruth Childs, vêtues dans un style minimaliste aux couleurs claires. Pendant que l'une frappe un rythme métronomique sur une surface dure, l'autre cisaille l'air en cadence. À tour de rôle, tantôt en anglais ou en français, elles évoquent

l'écoulement du temps qui passe en égrenant des souvenirs personnels - «à 15 h, mon grand-père était fier de ses haricots», «manger des amandes salées à 4 h du matin»... L'outrage ainsi exprimé? Moins celui des ans que de leur chiffrage. Moins le flux que ses repères horlogers: ces heures numérotées qui ont pour effet de niveler, de standardiser et de nier le vécu. **K.B.**